le 1er octobre 526, il s'acheva le 30 juin suivant : il ne fallut donc pas moins d'une année universitaire pour copier — sur des fiches ? à la volée ? en introduisant çà et là des développements pré-écrits ? la question reste ouverte — une présentation monumentale qui oscille entre traité traditionnel et réflexion spéculative, adoptant souvent, par l'ampleur démesurée de son illustration, le ton d'un *tombeau de la langue latine*. En tout cas, il est clair que c'est à un auditoire hellénophone de Constantinople que s'adressait le maître, à la veille de l'accession au pouvoir de Justinien, le 1er août 527, soit un mois après la fin de la copie ! Alors, le latin est certes encore la langue officielle de l'administration, de l'armée et du droit, mais l'on n'oubliera pas que ce même Justinien, responsable du Code compilant en latin le droit romain, donna même valeur légale à la rédaction *grecque* des nouvelles lois. Le propos de Priscien est donc de présenter le latin à des étudiants grecs. La chose n'est pas neuve : Charisius et Diomède sans doute, Dosithée certainement se sont livrés à l'exercice ; toutefois, l'ampleur des ambitions de Priscien, qui embrasse le grec parfois à l'égal du latin, fait du texte de son *Ars* une inappréciable mine de fragments d'auteurs, attiques ou autres — le terme d'*Attici* a, dans l'antiquité tardive, un sens difficile à démêler, où entre la notion d'« auteurs classiques » — souvent inconnus par ailleurs.

C'est donc ce trésor de littérature grecque qu'interrogent quatorze contributions précédées d'un cadrage historico-sociologique de Bruno Rochette. Les hellénistes y apprécieront plus que les latinistes non spécialisés les trésors que recèle ce savant recueil… Tout spécialement visé, naturellement, le catalogue de plus de trois cent cinquante entrées sur lequel se termine l'*Ars*, catalogue classant, selon un ordre alphabétique des mots grecs en transcription latine (étonnante ambiguïté de Priscien, dont les étudiants grecs pratiqueront donc l'alphabet latin !) différences et ressemblances de construction interne (composition) et externes (régime des mots) entre les deux langues classiques. Disons, pour faire bref dans une recension relative à un ouvrage touchant marginalement — géographiquement comme thématiquement — le monde du latin, que la question de savoir si Pricien tirait tous les extraits grecs de ses lectures ou d'un lexique tout constitué est encore, à notre avis, pendante. Saluons en tout cas le magnifique travail éditorial de Luca Martorelli, excellent éditeur de grammaire latine, qui offre ici aux spécialistes une somme précieuse et à tous les autres lecteurs l'ouverture sur un champ fascinant autant qu'insoupçonné.

Guillaume Bonnet.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre IV. Texte, trad. et comment. par Hubert Zehnacker et Alain Silberman (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2015, lvi et 401 pages (dont 91 doubles pages).

Les Belles Lettres poursuivent l'édition, désormais presque complète, de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien dans la CUF par ce livre IV, consacré à l'Europe. Le volume est dû à deux spécialistes de l'édition de textes géographiques. Hubert

Zehnacker a déjà édité pour les Belles Lettres deux livres de l'*Histoire naturelle*, le livre XXXIII, sur les métaux et les monnaies, et le livre III, sur l'Europe, dont le livre IV constitue la suite thématique. Et l'on doit à Alain Silberman l'édition aux Belles Lettres de la *Chorographie* de Pomponius Mela et du *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien.

Pour ce livre IV de l'*Histoire naturelle*, H. Zehnacker a établi, traduit le texte et commenté les paragraphes 94 à 122 ; A. Silberman s'est chargé du commentaire des paragraphes 1 à 93. Les deux savants ont rédigé ensemble l'introduction.

La géographie occupe les livres III à VI de l'*Histoire naturelle*. Le livre III est consacré à la partie méditerranéenne de l'Europe, d'ouest en est : Espagne, Narbonnaise, Italie, Illyricum. Ce parcours se poursuit au livre IV, qui passe successivement en revue les régions et îles de la Grèce, de la mer Égée, de la mer Noire, du nord de l'Europe, pour revenir par la Gaule à la péninsule Ibérique. Le détail de ce circuit complexe est utilement donné au début de l'introduction, p. vii-ix et commenté p. x-xii.

L'introduction (p. vii-lii) se poursuit par un examen des sources (on signale une comparaison systématique entre Pline et Mela, p. xv-xvi, avec un tableau synthétique, p. xvii, qui met par exemple en évidence la moindre place de l'ethnographie chez Pline). La définition des sources de ce livre s'avère particulièrement compliquée et incertaine. Dans cette enquête, Zehnacker et Silberman poursuivent la comparaison avec Mela sur différents points : les notices mythologiques, l'étymologie, l'histoire et les antiquités, les *formulae*, les mesures et les distances (point sur lequel Pline et Mela diffèrent le plus), les côtes océaniques du nord, la périégèse. La bibliographie (p. xxx-xliv) est organisée en rubriques géographiques, qui apparaissent après les textes, études sur Pline et études générales.

Silberman et Zehnacker ont consulté les six éditions de la fin du xix^e^ s. (Littré) et du xx^e^ s. (Weidmann, Teubner, Loeb, Tusculum, Giardini) mentionnées p. xliv-xlv. Les éditions plus anciennes figurent dans le *conspectus siglorum*, p. liii-liv. Les manuscrits utilisés sont au nombre de sept (contre huit pour le livre III), ils sont cités aux p. xlv-xlvi : *A, D, F, R, E, a, d.* Alfred Ernout avait minutieusement décrit ces manuscrits dans l'édition du volume I de l'*Histoire naturelle* dans la CUF en 1950, p. 20-32, et Jehan Desanges a complété ce travail dans deux articles parus dans *Latomus* (XXV) en 1966, et dans ses propres éditions de la géographie plinienne pour la CUF (une partie des livres V [1980, rééd. 2003] et VI [2008]). Ont été en outre ponctuellement utilisés le manuscrit *l*, ainsi que trois autres manuscrits, publiés, qui constituent des recueils d'*excerpta*. La méthode suivie pour l'établissement du texte est celle qui avait été mise en œuvre pour le livre III, auquel les éditeurs renvoient (2^e^ éd., 2004, p. xxv-xxvi) : scrupuleuse fidélité aux manuscrits, très peu de conjectures des éditeurs antérieurs ou personnelles. Les différences, une petite cinquantaine, entre le texte établi et celui de Mayhoff (Teubner) sont signalées aux p. xlvii-xlviii.

Ce livre pose des problèmes spécifiques de transcription et de traduction des noms de peuples et noms géographiques grecs, qui constituent l'essentiel du texte (avec souvent de longues énumérations). Les principes suivis sont précisés pour l'apparat (p. xlviii-xlix) et pour la traduction (p. l-lii ; voir aussi p. xxxi-xxxii du livre III). Comme dans le volume III, H. Zehnacker choisit, suivant Littré, de franciser autant que possible les noms propres antiques selon l'usage et l'euphonie, ce qui rend la lecture plus fluide et agréable pour les francophones. Dans le même souci de faciliter la lecture, certaines variantes arbitraires sont remplacées par des graphies normalisées.

On pourrait s'étonner de ne trouver aucune carte dans un livre consacré à la géographie : il en était déjà de même pour le livre III. Les éditeurs renvoient au

Barrington Atlas, en expliquant que les livres pliniens de géographie contiennent trop de toponymes pour des cartes qui entreraient dans le format des Belles Lettres.

Comme tous les livres de l'*Histoire naturelle*, celui-ci débute par une table des matières qui énumère en détail les régions pour lesquelles figureront les éléments suivants : *situs, gentes, maria, oppida, portus, montes, flumina, mensurae, populi qui sunt aut fuerunt*. Suit la liste des sources : auteurs latins (*auctores*) et étrangers (*externi*). Rappelons (en suivant les travaux de Fr. Della Corte) qu'il s'agit là non de sources systématiquement consultées, mais plutôt d'une liste d'auteurs ayant écrit sur le sujet. Le texte, composé de 121 paragraphes, et sa traduction occupent les pages doubles 1-91. Sur chaque page de texte, au moins la moitié de la page est consacrée à l'apparat critique qui signale les variantes. Il a été complètement refait à partir des manuscrits (et non des éditions antérieures, principe général des Belles Lettres, qu'il faut saluer).

Le commentaire s'étend sur près de 300 pages (p. 93-371), en petits caractères. Zehnacker et Silberman se sont livrés à une enquête extrêmement difficile et minutieuse pour identifier les lieux mentionnés par Pline, ce qui pose très souvent problème. Ils ont bénéficié de l'aide de spécialistes des régions concernées (voir p. lii). Ils citent le témoignage d'autres auteurs, la bibliographie, les discussions entre les chercheurs, les possibles équivalents modernes des lieux anciens… Une autre difficulté traitée dans le commentaire consiste à comprendre les distances et à en donner un équivalent actuel (voir notes aux paragraphes 77-78 par exemple). S'ils s'attachent essentiellement à résoudre d'innombrables problèmes ponctuels posés par les termes, les éditeurs abordent aussi des questions plus vastes, comme la représentation antique de l'Europe, en quatre golfes selon Pline, mais trois péninsules pour Pomponius Mela, qui suit Ératosthène, et cinq pour Strabon, d'après Polybe. Jusqu'à présent, le commentaire le plus long était celui de l'édition Tusculum (éd. Winkler-König, Munich-Zurich, Artemis Verlag, 1988), qui regroupe en un volume de 574 pages les livres III et IV de l'*Histoire naturelle* (texte, traduction et commentaire ; le commentaire du livre IV occupe ainsi 120 pages). Même si la valeur d'un commentaire ne se mesure pas à son nombre de pages, la longueur de celui de Silberman et Zehnacker (presque le triple de celui de l'édition Tusculum) signale déjà sa richesse. Et une comparaison entre les deux éditions montre bien que le commentaire du Budé est beaucoup plus développé. Il cite notamment les différentes occurrences des toponymes chez d'autres auteurs (avec des extraits de texte), ce que l'édition Tusculum ne fait pas. La localisation des toponymes, l'évaluation des distances etc. sont également plus approfondies et précises. Pour reprendre l'exemple, déjà mentionné, de la représentation antique de l'Europe (§1), elle donne lieu à deux pages de commentaire dans l'édition Budé, alors que l'édition Tusculum n'y consacre que quelques lignes.

Ces deux éditions n'en restent pas moins complémentaires, puisque l'on trouve dans Tusculum, entre autres, des éléments qui n'entrent pas dans le cadre de la CUF : une étude sur la réception du texte à travers une comparaison entre Pline, Solin et Martianus Capella ; un exposé de Klaus G. Sallmann, le spécialiste du sujet, sur la structure de la géographie plinienne ; une comparaison entre le texte de six éditions (alors que la CUF se limite à l'édition Teubner).

L'ouvrage se termine par un *index locorum, urbium, populorum* et un *index nominum* qui seront particulièrement utiles.

On ne peut qu'exprimer une vive reconnaissance à Alain Silberman et Hubert Zehnacker pour avoir consacré leur temps et leur science à éditer un texte difficile et aride, et avoir ainsi contribué à ce que l'*Histoire naturelle* soit bientôt disponible dans son intégralité dans la CUF. Il ne manque désormais plus qu'une partie des livres V et VI pour que les trente-sept livres de l'*Histoire naturelle* y soient

disponibles. Ces éditions sont en cours, et l'on voudrait rendre ici hommage à Jehan Desanges, qui s'est consacré depuis des années — entre autres — à la géographie ancienne et à l'édition plinienne (dans la suite des deux volumes qu'il a déjà édités, il travaille à la partie non encore publiée du livre VI). Enfin, l'on ne saurait assez remercier les Belles Lettres, et le directeur de la série latine de la CUF, Jean-Louis Ferrary, de continuer à publier des volumes d'une aussi grande qualité scientifique. Le volume de Silberman et Zehnacker constitue désormais sans conteste l'édition de référence du livre IV de l'*Histoire naturelle*, tout comme de nombreux textes publiés dans la CUF.

Valérie Naas.

Sources chrétiennes

Jonas d'Orléans, *Instruction des laïcs*. Texte, trad., notes et index par Odile Dubreucq (Collection « Sources Chrétiennes », n° 549-550) : Paris, Le Cerf, 2 t., 2012-2013, 467 / 424 pages.

Aux premières heures du règne de Louis le Pieux, à l'heure où la vie monastique semblait s'imposer à tous comme le modèle de vie par excellence, Jonas d'Orléans mit sur le métier un traité en trois livres destiné aux hommes laïcs mariés désireux de plaire à Dieu. Lorsqu'il fut redécouvert au début du xvii^e^ siècle dans un manuscrit de la bibliothèque monastique de Saint-Amand (*V* = Valencienne, BM, *lat.* 203 [ix^e^ s.]), l'exposé simple mais fidèle de la doctrine de l'Église catholique sur la question du salut trouvé dans cette œuvre lui valut sa première édition, sur la base de ce seul manuscrit, par I. Goetghebuer (Douai, 1645). Retenue pour le *Spicilège* de d'Achery, elle fit l'objet d'une nouvelle édition, révisée à deux reprises, sur la base de trois manuscrits (*V* ; *P* = Paris, BnF, *lat*. 2397 [ix^e^ s.] ; *Y* = Paris, BnF, *lat.* 12291 [xii^e^ s.]). La dernière édition complète de ce traité (*Patrologie latine*, 1851) n'était autre que le texte révisé par Baluze, Martène et de la Barre en 1723. Or, six autres manuscrits — dont deux des premières années du ix^e^ siècle (*K* = Cologne, Dombibl., *lat.* 184 ; *R* = Vatican, *lat*. 990) — ont, depuis lors, été mis au jour. Une nouvelle édition critique était dès lors impatiemment attendue par la communauté scientifique. Elle a très heureusement vu le jour avec la thèse de Doctorat d'État d'O. Dubreucq (Paris IV-Sorbonne, juin 2007), dont le présent ouvrage est extrait.

L'étude de la tradition manuscrite conclut à la perte de l'archétype évolutif de l'œuvre (ω) dont dériveraient deux classes de manuscrits : une version (*a*) du texte destinée au comte Matfried avant sa disgrâce en 828 (*K* ; *R*) et une version (*b*) révisée et enrichie par Jonas lui-même, peut-être après le concile de 829 (*L* = Londres, LB, *Add.* 10459 [ix^e^ s.] ; *P ; V ; Z* = Paris, BnF, *lat*. 5307 [x^e^ s.] ; *F* = Francfort/Main, Univ. Bibl. J.Ch. Senckenberg, *barth*. 67 [xii^e^ s.]). Ces conclusions justifient donc pleinement cette nouvelle édition en rupture totale avec les précédentes. À défaut de l'archétype, O. Dubreucq a privilégié les manuscrits du groupe *b*, qui « reflètent un état plus élaboré de la pensée de l'auteur » (p. 111), non sans chercher à faire clairement ressortir les modifications relevées dans *K*, considéré comme le sous-archétype du groupe *a*, par un efficace double apparat critique et un jeu diversifié de crochets. L'importance de l'œuvre nécessita sa publication en deux importants volumes dont le second se fit d'autant plus attendre qu'il renfermait la seconde partie du livre II, cœur du traité (l. II, chap. 17-29), le précieux index de sources bibliques

et patristiques et celui des noms propres. Outre la mise en lumière de ces six manuscrits jusqu'ici non exploités, ce travail mérite d'être salué pour les nouvelles pistes de recherches qu'il ouvre, dans l'introduction, non seulement sur les circonstances de rédaction et de transmission de l'œuvre mais aussi sur le rôle et la culture des laïcs dans la première moitié du IXe siècle. Parmi de nombreux constats et hypothèses stimulants, on épinglera les suivants. L'œuvre doit le titre sous lequel elle est passée à la postérité — *De institutione laicali* — à une inscription d'une main du XVe siècle en tête de *P.* Jonas n'avait probablement donné aucun nom à son traité (p. 43-44). En revanche, on relève, dans sa préface, deux mentions du terme *institutio* pour suggérer non seulement un *état de vie* mais aussi un *enseignement* (p. 56) ; ceci explique la conservation de ce titre par l'éditrice. Tout en confirmant la rédaction du traité à la demande du comte Matfried, la tradition manuscrite atteste non seulement que le traité fut précocement destiné à l'ensemble des laïcs mariés mais aussi qu'il trouva sa place dans les bibliothèques monastiques moyennant une invitation à passer sous silence les chapitres spécifiquement consacrés au mariage (l. II, chap. 1-13), voire la mutilation des manuscrits (p. 44-48). L'engagement de Jonas en faveur de la réhabilitation de la pénitence publique avait amené certains historiens à douter de la loyauté de l'évêque envers l'empereur ou à émettre l'hypothèse d'une falsification du traité pour justifier le coup d'État et asseoir la primauté de l'autorité épiscopale. Rejetant ces interprétations, O. Dubreucq relève chez Jonas une volonté de distinction — voire de séparation — des domaines politique et religieux (p. 36-42). Au terme d'un passage en revue critique des aspects doctrinaux du traité (p. 54-68), elle pose la question de l'accueil réservé à cet idéal de vie laïc. Elle met aussi en exergue l'utilisation presque excessive des citations bibliques et patristiques, tout en soulignant leur mise « au service d'une pensée construite et originale » (p. 81). Loin de prétendre avoir épuisé le sujet, O. Dubreucq lance, au terme de son étude de la méthode de travail de l'auteur, un vibrant appel à poursuivre ces recherches sur les sources de Jonas et sur la provenance de ses manuscrits de référence, en vue d'éclairer la question de la tradition indirecte des œuvres patristiques mobilisées dans le traité. Au terme de cette stimulante lecture, il ne fait aucun doute que bon nombre des questions soulevées par l'éditrice auraient trouvé et trouveront quelques précieux éléments de réponses dans la très riche bibliographie sur le règne de Louis le Pieux constituée durant les trois dernières décennies, à commencer par M. De Jong, *The Penitential State* (Cambridge, 2009), mais le propos d'un commentaire éditorial introductif n'est-il pas d'attiser la curiosité du lecteur et de l'inciter à porter de lui-même un regard critique sur l'œuvre ? Tel devait être le pari d'O. Dubreucq ; nul doute qu'il soit pleinement tenu !

Florence Close.

Corpus Christianorum

Tyconivs Afer, *Expositio Apocalypseos. Accedunt eiusdem expositionis a quodam retractatae fragmenta Taurinensia*, cura et studio Roger Gryson (Collection « Corpus Christianorum, Series Latina », n° 107A) : Turnhout, Brepols, 2011, 387 pages.

Du commentaire sur l'Apocalypse de Tyconius ne subsistent que trois fragments d'un manuscrit du IXe s. Ce texte capital pour la réception en Occident de

l'Apocalypse a été utilisé dans des gloses et des commentaires qui constituent à l'heure actuelle l'essentiel de nos sources pour retrouver le texte perdu. C'est en travaillant à l'édition des anciennes versions latines de l'Apocalypse (*Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel*, 26/2. *Apocalypsis Ioannis*, Freiburg, 2000-2003) que Roger Gryson a conçu le projet de reconstituer le commentaire de Tyconius. Comme le montre l'état de la question qui ouvre l'introduction (p. 13-19), une telle entreprise se heurte à deux difficultés. La première est méthodologique : comment reconstituer un texte à partir de la tradition indirecte ? Mais pour résoudre ce problème, encore faut-il que l'ensemble des sources soit correctement édité. Une tâche préalable a donc été de donner une nouvelle édition de plusieurs d'entre elles : le commentaire de Bède (*CCSL*, 121A) en 2001, les *Complexiones* de Cassiodore, le *Commemoratorium* pseudo-hiéronymien et les textes parallèles à la glose de Cambridge (*CCSL*, 107) en 2003 ; étaient également achevés au moment de la publication l'édition du commentaire de Beatus de Liébana (*CCSL*, 107B, 107C, paru en 2012) et de la glose de Cambridge (*CCSL*, 108G, parue en 2013).

L'énumération montre l'ampleur du travail accompli en amont du présent volume qui comporte également en annexe une nouvelle édition des fragments de Turin (p. 347-386). Les feuillets subsistants proviennent d'un manuscrit de la première moitié du x^e^ s. copié en Italie du Nord. Ils contiennent le commentaire d'Ap 2, 18 – 4, 1 et d'Ap 7, 16 – 12, 6. Il s'agit d'une paraphrase du texte original, dont Roger Gryson situe la composition dans les cercles augustiniens d'Afrique du Nord, peu après la mort d'Augustin.

Avant d'essayer d'extraire le substrat tyconien, il importe d'étudier pour elle-même chacune de ces sources. Le chapitre 2 (p. 20-73) les passe donc en revue. La tradition directe est réduite à trois fragments provenant d'un manuscrit copié dans le sud de l'Allemagne au ix^e^ s. Roger Gryson reprend ici les résultats de son édition diplomatique (« Fragments inédits du commentaire de Tyconius sur l'Apocalypse », *Revue bénédictine*, 107, 1997, p. 189-226). Ils contiennent en partie le commentaire d'Ap 6, 6-13. Pour cette section limitée, on dispose donc d'un point de comparaison précieux, qui permet d'évaluer la manière dont les commentateurs postérieurs ont exploité l'œuvre de Tyconius.

Les pages suivantes sont consacrées à la tradition indirecte. Roger Gryson présente un aperçu de la tradition manuscrite et imprimée de chaque témoin. Pour les treize premières homélies de Césaire d'Arles, il a collationné l'édition Morin (Maredsous, 1942) avec un témoin partiel inconnu de l'éditeur (Kassel, Landesbibl., theol. oct. 5, viii^e^ s.). Même regard critique sur l'édition de Primasius d'Hadrumète (éd. Adams, *CCSL*, 92) dont certains choix sont discutés. Pour chacun des textes, Roger Gryson évalue ensuite le degré de fidélité au commentaire de Tyconius. Dégager ce que chaque auteur doit à Tyconius suppose d'identifier, pour les écarter, les autres sources qui ont pu être utilisées, de caractériser le style de chaque auteur (tours de langue, procédés de composition), en particulier le traitement de la source tyconienne (paraphrase, citations, reprise d'éléments d'explication ponctuels ou simplement d'idées caractéristiques), de dégager l'orientation de chaque commentaire en fonction du contexte doctrinal et historique de réception. L'étude minutieuse de chaque source est un préalable à la reconstitution du commentaire de Tyconius, et le défaut de plusieurs des travaux antérieurs fut de ne pas distinguer soigneusement ces deux étapes.

Le troisième chapitre est consacré aux principes qui ont guidé la reconstitution (p. 74-102). L'éditeur s'appuie principalement sur le commentaire de Beatus de Liébana, les autres sources étant trop sélectives ou trop libres. Le premier travail a été d'éliminer du commentaire du moine espagnol ce qui provenait d'autres sources, en premier lieu les commentaires de Victorin et d'Apringius. Ce qui subsiste est dû soit à Tyconius soit à Beatus lui-même. Lorsqu'on dispose de parallèles dans les

autres témoins indirects, la reconstitution est assez aisée. L'évaluation est plus délicate lorsque Beatus est seul. L'éditeur fait alors jouer deux types de critères. Il est d'une part possible de s'appuyer sur ce qu'on connaît, grâce aux fragments du commentaire et au *Liber regularum*, du vocabulaire, de la langue et de la théologie de Tyconius pour repérer avec assez de sûreté ce qui doit lui être attribué. D'autre part, on a une assez bonne connaissance du traitement que Beatus fait subir à ses autres sources, qui sont, elles, conservées ; plus généralement, Roger Gryson s'appuie sur l'étude de la langue et de la doctrine de Beatus qu'il a donnée dans son édition du moine espagnol.

Le lemme biblique est particulièrement exposé dans les commentaires, puisqu'il est souvent modifié en fonction du texte familier aux auteurs. Ce point se vérifie dans le cas de Tyconius. La reconstitution du lemme se fonde sur la paraphrase de Turin, sur les homélies de Césaire et sur le commentaire de Beatus, les autres témoins n'intervenant que marginalement. Mais ces sources sont partielles et ont parfois subi l'influence de la Vulgate ou d'autres formes du texte. L'édition du lemme suppose donc une excellente connaissance de l'histoire du texte latin dont Roger Gryson retrace les grandes lignes aux p. 81-92. Ces pages replacent le texte utilisé par Tyconius (**S**) dans l'histoire de la traduction latine de l'Apocalypse : c'est une révision soignée qui vise à mieux rendre en latin un texte grec de qualité. Roger Gryson signale deux corrections à son édition de l'Apocalypse : pour Ap 5, 2 il retient désormais *aperire* au lieu d'*accipere* (voir p. 263) ; pour Ap 5, 5 il faut retenir *ex* et non *de* (voir p. 87).

La tradition indirecte dépend d'un exemplaire qui était acéphale. On n'a donc plus trace de la préface où Tyconius donnait peut-être des indications sur l'organisation de son commentaire. L'analyse du commentaire montre que Tyconius reconnaît dans l'Apocalypse sept sections qu'il désigne par le terme *periochae*. La présente édition reprend cette division.

Une série de notes complémentaires fournit des éclaircissements sur des points délicats, dans les limites de ce qui était raisonnable. Comme le souligne l'éditeur (p. 77), l'établissement du texte repose souvent sur un raisonnement complexe, faisant intervenir une multiplicité de critères. Roger Gryson aurait souhaité pouvoir imprimer en regard la traduction française qu'il a donnée du texte. Cette traduction a finalement été publiée la même année dans la collection *Corpus Christianorum in Translation* (n° 10). Elle est également munie de notes explicatives, moins techniques, et l'introduction s'attache essentiellement à la pensée de l'auteur.

La reconstitution du commentaire de Tyconius met une source majeure de l'Antiquité tardive à disposition des historiens, des philologues, des théologiens, qui tireront également profit de la leçon de méthode (et de patience) contenue dans l'introduction.

Laetitia Ciccolini.

Himnodia Hispánica. Introducción, traducción, índices y notas por José Castro Sánchez, con la colaboración de Emilio Ruiz García (Collection « Corpus Christianorum in Translation », nº 19) : Turnhout, Brepols, 2014, 604 pages.

On a conservé 210 hymnes qui sont certainement ou probablement d'origine hispanique. Ce corpus a fait l'objet d'une excellente édition critique de la part de José Castro Sánchez en 2010 (dans la collection « Corpus Christianorum, Series Latina », nº 167 ; voir notre compte rendu dans *REL*, 89, 2011, p. 299-300). Le livre recensé ici en est, d'une certaine façon, le complément.

Le cœur de l'ouvrage est la traduction espagnole des hymnes, qui est la première traduction de l'ensemble du corpus. Mais son intérêt ne s'arrête pas là. Alors que dans l'édition critique, l'introduction était presque exclusivement philologique (tradition manuscrite et critères d'établissement du texte), elle a ici un caractère beaucoup plus littéraire et historique. Les hymnes elles-mêmes sont accompagnées de quelques notes qui éclairent le sens du texte. Deux nouveaux index sont ajoutés : un index des noms propres et un index thématique. Sans le dire, J. Castro Sánchez a aussi corrigé les deux anciens index : certaines références bibliques ont été supprimées (par exemple Gen. 1, 16 ou 2, 17) et d'autres ajoutées (comme Gen. 7, 11 et 30, 3), et il en de même pour les références non bibliques (ainsi, de nombreux parallèles avec Ambroise sont omis, mais le *De obitu Theodosii* est désormais considéré comme une source importante de l'hymne 38A). Enfin, pour le philologue, ce volume présente le grand intérêt de comporter de nombreuses corrections à l'édition critique : simples coquilles (p. 58-62), mais aussi et surtout modifications apportées au texte latin (p. 62-68), suivies de notes expliquant ces nouveaux choix (p. 68-76). Dans un cas (celui de l'hymne 51), l'adoption de trois variantes différentes vient de la découverte d'un second manuscrit médiéval, indépendant du seul qui était connu auparavant.

La recherche, donc, ne cesse de progresser, et dans l'avenir on pourra encore, probablement, améliorer un peu le texte établi par J. Castro Sánchez. Mais nul ne pourra ignorer le travail remarquable qu'il a fourni.

Jacques Elfassi.

Vetus Latina

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson, t. 17 : *Euangelium secundum Marcum*, edidit Jean-Claude Haelewyck : Freiburg, Herder, fascicule 4 : *Mc 4, 15 – 6, 16*, 2014, p. 241-320 ; fascicule 5 : *Mc 6, 17 – 8, 11*, 2015, p. 321-400.

La publication de la tradition manuscrite et des attestations anciennes des traductions « vieilles latines » de l'évangile de Marc se poursuit sur un rythme tout à fait convenable, le travail étant effectué avec le sérieux et la minutie habituels.

Dans le t. 91 (année 2013) de notre Revue, j'ai rendu compte, p. 278-279, des renseignements donnés par J.-Cl. Haelewyck sur les conditions particulièrement complexes d'un travail sur la *Vetus Latina* quand il s'agit des évangiles. Le lecteur s'y reportera. Une difficulté supplémentaire m'est apparue depuis lors : lorsque les trois synoptiques rapportent en des termes proches un même épisode ou un même enseignement, et qu'un auteur fait allusion dans son texte à ce passage, beaucoup d'éditeurs ne mentionnent dans leur apparat scripturaire que la référence de Matthieu. C'est même une règle proposée par certains responsables de collection à leurs collaborateurs (gain de place ?). Il peut pourtant arriver qu'un terme utilisé dans l'allusion ne se trouve pas chez Matthieu, mais chez Marc ou Luc, je l'ai constaté. À la *Vetus Latina* on est évidemment obligé en général de se fier à l'apparat des éditions. Lorsque Matthieu, un jour, aura été édité à son tour, il faudra donc pour les passages parallèles aller voir aussi de ce côté-là pour trouver tous les textes des auteurs.

Michel Poirier.